

4

MON
ONCLE LE BOSSU,
OU
LES DEUX PUPILLES,

Comédie en un acte, en prose,
DE MM. ^KLAFONTAINE, MÉLESVILLE
ET EUGÈNE DE GAVILLE.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 1^{er} DÉCEMBRE 1829.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE - ÉDITEUR,
AU PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS, N. 88.

—
1829.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DE BRÉMONT, Colonel en retraite. M. ERIC-BERNARD.
ADÈLE DE LUCEVAL } ses Pupilles. { M^{lle} ALEX. NOBLET.
ELISE, sa sœur, } { M^{lle} LAINE.
GAILLARDIN, ami de Brémont, em-
ployé..... M. FERVILLE.
EUGÈNE, son neveu, sortant du collège. M. JOURDAIN.
NANETTE, petite paysanne, servante
chez M. de Brémont. M^{lle} EUL. DUPUIS.



La Scène se passe à la Campagne de M. de Brémont, à quelques lieues de Paris.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le

Par ordre,

Le Maître des Requetes,

Signé : Baron TROUVÉ.

Note importante pour MM. les Directeurs de Province.

Le personnage de Gaillardin ne doit pas être pris en caricature ; ce serait détruire tout l'effet du rôle et de l'ouvrage. Nous indiquerons comme modèles aux personnes qui n'ont pu voir le jeu plein de naturel, de chaleur, de gaieté et de bon ton de M. FERVILLE, l'Officieux, de la pièce de ce nom, ou le Marié, dans *Le plus beau jour de la vie*.

Le costume de Gaillardin est moderne. Perruque grisâtre, un peu chauve ; habit marron à la mode et boutons en métal ; pantalons de nankin à sous-pieds ; gilet blanc ; cravatte blanche, chemise à jabot et manchettes ; des bottes ; une légère protubérance sur l'épaule droite.

Le rôle de Nanette appartient à l'actrice qui joue ordinairement les *Minette* et *Déjazet*. Son costume est celui des paysannes des environs de Paris.

MON
ONCLE LE BOSSU.

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon donnant sur le jardin ; portes de fond et portes latérales. A droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. A gauche, un métier à broder, un guéridon couvert de livres et de journaux. Une fenêtre.



SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BRÉMONT, NANETTE.

BRÉMONT.

Comment, Nanette, tu veux aussi te marier ?

NANETTE.

Dame, not'maître... nous autres paysannes... c'est ce que nous avons d' mieux à faire... Je suis orpheline, j'n'ai pas de dot... dès que l'mois d'novembre arrive, et qu'vous ramenez vos deux pupilles à Paris, qu'est-ce que vous voulez que j'devienne toute seule dans c' grand château isolé?... c'est ennuyant !... au lieu que, quand on a un mari, on trouve du moins à qui parler... avec ça que les soirées d'hiver sont si longues !

BRÉMONT.

Mais ton Antoine, mon garçon jardinier, dont tu me romps continuellement la tête, est un paresseux.

NANETTE.

C'est l'amour qui lui ôte le courage !...

BRÉMONT.

Un mauvais garnement, qui ne quitte pas le cabaret

NANETTE.

Ah ! mon Dieu, c' n'est que pour s' étourdir... il a tant d' chagrin, c' pauvre garçon ! Vrai, monsieur la *coronel*, vous serez cause de quelque malheur... Si vous ne nous mariez pas, il dit qu' il est capable d' aller se *nayer*.

BRÉMONT.

Laisse-moi donc tranquille ! tous les amoureux en disent autant... Je me souviens qu' étant jeune, j' étais aussi très-fort pour vouloir me tuer... quand j' avais des peines de cœur, c' était toujours là ma grande menace... Eh ! bien, j' ai trouvé beaucoup de femmes qui m' ont trahi, trompé, qui se sont moquées de moi... et pourtant je n' en suis pas mort !

NANETTE, *natoement*.

C' est possible, monsieur...

BRÉMONT.

Comment, c' est possible !... puisque je te le dis.

NANETTE.

Pardine, je le vois bien... mais c' est que vous êtes d' un autre acabit qu' Antoine... il est têtù comme une mule... et s' il s' met une fois dans l' idée de s' *périr*, y faudra qu' il s' en passe la fantaisie ; ne fut-ce que par amour-propre !

BRÉMONT, *souriant*.

Diab!e, tu m' effrayes ! Au fait, ton père était mon fermier... un brave homme que j' aînais !... j' ai promis de veiller sur toi... et, quoique tu sois encore bien jeune, si monsieur Antoine doit faire ton bonheur... nous verrons... plus tard... je lui parlerai... Allons, vas voir si mes pupilles n' ont pas besoin de tes services.

NANETTE, *enchantée*.

Oui, not' maître, j' y cours... Ah ! par exemple, vous pouvez vous flatter d' être un brave homme aussi... (*Revenant.*) A propos, monsieur la *coronel*, c' est toujours dans huit jours vot' mariage avec mamz' elle Adèle ?

BRÉMONT.

Oui.

NANETTE.

C'est que, voyez-vous, si vous vouliez faire d'une pierre deux coups, alors...

BRÉMONT, se récriant.

Ah! pas d'impatience!... je n'ai encore rien promis.

NANETTE.

Non, non, moi! maître, n'vous sâchez pas; ce que j'en disais, moi, c'n'était que par économie. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

BRÉMONT, GAILLARDIN.

BRÉMONT.

Petite folle!..... A seize ans!..... Il paraît qu'elle est pressée!... *(On entend Gaillardin parlant dans la coulisse.)*
Eh! voilà l'ami Gaillardin.... Parbleu! tu es matioal.

GAILLARDIN, lui serrant la main.

A la campagne... toujours, mon cher.... Il est vrai que je n'y vais jamais... à cause de ma petite place au Trésor;... mais cette fois-ci, mon chef de division n'a pu me refuser un congé de quinze jours; pour assister au mariage de mon meilleur ami; de celui qui, dans notre jeunesse, prenait toujours ma défense quand on se moquait de cette petite irrégularité dont la nature m'a favorisée!... et qui me donne un certain laissez-aller dans le monde.

BRÉMONT.

C'est vrai.... Tu avais souvent des disputes.

GAILLARDIN.

Où; ils prétendaient que j'avais le caractère un peu de travers, comme le reste!... et sans toi!... Ce cher Brémont!... Ah! dame, c'est que notre liaison date de loin!

BRÉMONT.

Eh! oui, du collège....

GAILLARDIN.

De ce temps heureux... où nous mettions tout en commun... les déjeuners et les coups de poing.

BRÉMONT, *souriant.*

Je m'en souviens.... Tu me laissais toujours la plus grosse part.... les coups de poing.

GAILLARDIN.

C'était juste.... J'avais deviné ton humeur martiale.... et c'était pour l'entretenir.... Au surplus, je ne me suis pas trompé; tu as fait ton chemin! te voilà colonel.... en retraite, à la vérité.... mais de la considération; une fortune honorable.... et bientôt une femme charmante.... Par exemple, je ne m'attendais pas à ton mariage.... j'avais dans l'idée que nous mourrions tous deux garçons.

BRÉMONT.

Moi aussi, mon cher Gaillardin.... Je m'étais résigné; je voyais avec peine l'instant où il faudrait me séparer de mes deux jolies pupilles, les filles du brave Luceval, qu'il avait léguées à mes soins.... Je m'occupais déjà de leur établissement.... lorsque je crus m'apercevoir que j'avais eu le bonheur d'inspirer à l'aînée, à ma chère Adèle, un sentiment.... qui n'est pas de l'amour sans doute, mais qui est plus tendre que la reconnaissance.... Tu connais son caractère aimable, sa douceur, sa raison.... Je sentais combien une pareille compagne jetterait de charme sur mes derniers jours.... Que te dirai-je, mon ami? je me proposai en tremblant; elle m'avoua qu'elle m'aurait quitté avec chagrin,.... et maintenant.... je l'aime, je l'adore comme un fou,.... comme si je n'avais que vingt ans.

GAILLARDIN.

C'est d'autant plus flatteur! Certainement, quand, à cinquante ans passés, on inspire....

BRÉMONT.

Chut! chut! ne parle donc pas si haut! d'ailleurs je n'ai pas cinquante ans.

GAILLARDIN.

Si fait.

BRÉMONT.

Du tout.

GAILLARDIN.

Ecoute donc, je tes ai, moi,.... et, au collège, tu étais

mon aîné... Après ça, il est possible que, depuis le temps, j'aie été plus vite que toi et que je t'aie dépassé.

BRÉMONT.

Au surplus, l'âge n'y fait rien....

GAILLARDIN.

Tu as raison,.... quand les qualités, le caractère.... A propos de caractère, es-tu toujours jaloux ?

BRÉMONT.

Comment ?

GAILLARDIN.

C'est que je me rappelle que, du temps de nos petites fredaines, c'était ton péché mignon.... Tu étais jaloux! .. oh! mais sans raison, sans sujet, car tu l'as même été d'une danseuse! .. une vertu qui n'avait jamais fait un faux pas! ..

BRÉMONT.

Ah! mon ami, je suis tout-à-fait corrigé.... A mon âge.... Fi donc!

GAILLARDIN.

C'est juste.... Et puis un mari jaloux.... c'est classique en diable!.... Il faut marcher avec son siècle.... Aussi, maintenant je suis sûr que tu verrais un jeune homme faire la cour à ta prétendue, sans t'en affecter le moins du monde....

BRÉMONT.

C'est-à-dire, jusqu'à un certain point....

GAILLARDIN, *souriant.*

Ah! diable, cela t'inquiéterait ?

BRÉMONT.

C'est selon!... Mais pourquoi me dis-tu cela!.... Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose ?

GAILLARDIN.

Non, c'est une supposition.

BRÉMONT.

Si fait! je le vois,.... ta question n'a pas été faite sans

motif... Un jeune homme, ... un de nos voisins... s'est peut-être pâmé;... et tu ne m'avertis pas?...

GAILLARDIN, *siant*.

Tu dieu ! comme tu es corrigé !... ça fait plaisir à voir !..

BRÉMONT, *honteux*.

Comment ! vrai ! c'était une plaisanterie ! Tu n'es pas changé non plus, toi... Toujours aussi taquin et aussi entêté qu'au collège....

GAILLARDIN, *lui prenant la main*.

Allons, ne te fâche pas.... Je suis d'autant plus maladroit de te tourmenter que j'ai quelque chose à te demander.

BRÉMONT.

Toi ?

GAILLARDIN, *d'un air grave*.

C'est sérieux.... Une pétition matrimoniale que je veux te présenter!... Ecoute : tu as deux pupilles, tu ne peux pas les épouser toutes deux.

BRÉMONT.

Est-ce que tu voudrais m'imiter ?

GAILLARDIN.

Non, mon ami ; le mariage est toujours un fardeau ;... et, quand on en a déjà un qui, quoique léger, n'en est pas moins assez désagréable (*il montre son dos*), il ne faut pas en prendre plus qu'on n'en peut porter!... Je garde donc le *statu quo ante bellum*.... Ce qui veut dire que le bossu est naturellement aimable et galant, mais qu'il doit rester garçon.

BRÉMONT.

Mais, en ce cas, pour qui donc ?

GAILLARDIN.

C'est pour mon neveu que je te demande la main d'Élise, la sœur cadette.

BRÉMONT.

Ton neveu Eugène ?

GAILLARDIN.

Que j'ai amené avec moi.... Joli garçon, n'est-ce pas ?

BRÉMONT.

Qui, mais un enfant,.... un écolier....

GAILLARDIN.

Parce qu'il vient de finir sa philosophie!... ça n'empêche pas d'être amoureux, mon ami; au contraire!

BRÉMONT.

Ça m'étonne!... Lui qui est si timide, qui rougit dès qu'on le regarde....

GAILLARDIN.

Il est vrai qu'il ne me ressemble pas... Au physique... il a peut-être raison... mais au moral il a tort. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le lancer... l'engager dans quelque bonne folie... parce qu'au fond... je l'aime comme mon fils... Bah! j'y ai perdu mon latin... C'est un sage, un moraliste... Ensuite, je n'ai rien à lui laisser après moi... Alors je n'ai pas le droit de le contrarier, et je suis toujours de son avis!... « Tu aimes *Élise*, mon neveu; tu n'oses pas la demander?... Je m'en charge... Tu n'as que cinq mille livres de rentes... mais mon ami Brémont n'a rien à me refuser, etc... »

BRÉMONT.

C'est ce qui te trompe.

GAILLARDIN, donné.

Comment! tu me refuses?

BRÉMONT.

J'en ai bien du regret... mais, je te le répète, ton neveu est un enfant qu'une femme raisonnable ne peut pas encore distinguer... Son peu de fortune ne serait pas un obstacle, si, d'ailleurs, je n'avais pris des engagements avec un de mes voisins... un peu vieux, mais qui a plus de soixante mille francs de rentes... Tu sais combien j'aime à tenir mes promesses.

GAILLARDIN, fâché.

Surtout aux gens qui ont soixante mille francs de rentes!

BRÉMONT.

Allons, tu es piqué... tu as tort... et je suis persuadé

que quand tu y auras réfléchi... (*Il regarde d sa mont.*)
 Mais voici l'heure de déjeuner... Toi, mon ami, console
 ton neveu... Il n'y a que quatre jours que vous êtes ici, sa
 passion ne peut pas encore être bien sérieuse...

GAILLARDIN.

Erreur, mon ami! elle a déjà fait des ravages épouvan-
 tables, et je crains même que ton refus ne porte mon
 pauvre Eugène à quelque acte de désespoir... à quelque
 coup à la *Werther*.

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu!

GAILLARDIN.

Que veux-tu? c'est un défaut de famille... Nous nous
 embrasons subitement, et quand nous aimons, il n'y a plus
 de raison pour que ça finisse.

BRÉMONT.

C'est un malheur sans doute... et je suis désolé... Mais
 j'espère que cela n'ira pas si loin!... Je vais voir si ces de-
 moiselles sont prêtes, et l'on sonnera pour vous avertir. En
 attendant, reprends ta gaieté, et songe que jusqu'au moment
 de mon mariage, je compte sur toi pour nous amuser!...

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GAILLARDIN, ensuite EUGÈNE.

GAILLARDIN, seul.

Repoussé avec perte! Et c'est un ami de quarante ans qui
 me ferait un pareil affront!... Je ne le souffrirai pas... Ah! il
 dit que je suis entêté... Eh! bien! oui, morbleu! je le serai...
 Mon neveu épousera Élise, ou j'y perdrai mon nom...
 Précisément voilà mon pauvre Eugène... Il faut le préparer
 tout doucement.

EUGÈNE, l'embrassant.

Bonjour, mon cher oncle...

GAILLARDIN, *d'un air composé.*

Bonjour, mon ami...

EUGÈNE.

Eh! bon Dieu, qu'avez-vous donc?

GAILLARDIN.

Rien!... Dis-moi, mon ami.... as-tu lu Sénèque, ce matin?

EUGÈNE.

Non... pourquoi?

GAILLARDIN.

Tu n'aurais pas mal fait d'en lire un ou deux chapitres, pour te prémunir contre les coups inattendus et les désappointemens.... Après ça, toi qui es philosophe... tu sais que dans ce bas monde...

EUGÈNE, *étonné.*

Qu'est-ce que cela signifie?

GAILLARDIN, *à part.*

Je le crois assez préparé. (*Haut.*) Cela signifie que Brémont te refuse la main d'Élise.

EUGÈNE.

Grand Dieu!

GAILLARDIN.

Je m'attendais à cette exclamation ou à toute autre du même genre... mais calme-toi.

EUGÈNE.

Suis-je assez malheureux!

GAILLARDIN.

Là! voilà déjà la philosophie qui décampe!

EUGÈNE.

Mais qui donc a parlé à Monsieur de Brémont?

GAILLARDIN.

Eh! parbleu, c'est moi.

EUGÈNE, *désolé.*

Justement ce que je vous avais prié de ne pas faire.

GAILLARDIN.

Eh ! bien, par exemple, voilà du nouveau ! Tu crois peut-être qu'il te l'aurait donnée sans la lui demander ?

EUGÈNE.

Non, mon oncle... mais il fallait d'abord le prévenir en ma faveur... l'intéresser à moi...

GAILLARDIN.

C'est bien aussi ce que j'ai fait !... et avec une chaleur, une éloquence !... J'ai parlé de tes cinq mille livres de rentes... que j'ai même divisées en catégories !... Je t'en ai compté ensuite quinze pour tes qualités, vingt pour ta sagesse, trente pour ton amour... Mais le gaillard, qui sait compter, a trouvé que cela ne faisait toujours que cinq mille livres de rentes.

EUGÈNE.

En vérité, vous êtes terrible, mon oncle, avec votre impatience... Je voulais d'abord obtenir l'aveu d'Élise... Car enfin, j'ignore si je suis aimé, et elle peut s'offenser d'une démarche....

GAILLARDIN.

C'est ça !... et, avec tous ces beaux préambules, on passe vingt ans en pourparlers, et l'on fait son contrat de mariage quand il faudrait faire son testament... Tu veux m'apprendre à mener les affaires ; toi, qui n'as vu le monde que dans tes livres grecs ou latins !

EUGÈNE.

Je ne conteste pas votre expérience... Mais j'ai remarqué, quand vous vous mêliez de quelques choses, que vous aviez presque toujours le malheur de l'embrouiller.

GAILLARDIN.

Comment, Monsieur ! je crois que vous vous permettez...

EUGÈNE.

Ne vous fâchez pas... Vous êtes le meilleur des oncles... Je sais combien vous m'aimez... Mais enfin, vous n'avez pas la main heureuse pour les mariages... La preuve, c'est que vous n'avez jamais pu trouver pour vous-même.

CAILLARDIN.

Je le crois bien ! Je n'ai jamais cherché... et tu en sais les raisons... Je donne déjà assez dans... Quant aux mariages des autres... c'est différent... et je ne renonce pas au tien, au moins... je suis tenace en diable.

EUGÈNE.

Quoi ! je pourrais encore espérer ?...

CAILLARDIN.

Tout... si tu veux suivre mes conseils et être un peu audacieux, pendant quelques heures seulement..... J'ai un moyen infailible...

EUGÈNE.

Que faut-il faire ?

CAILLARDIN, *bas, et après avoir regardé de tous côtés.*

Feindre d'aimer la future de Brémont.

EUGÈNE.

De l'aimer ?

CAILLARDIN.

De l'adorer même... ça ne serait que mieux...

EUGÈNE.

Comment ! à sa sœur d'Elise ?

CAILLARDIN.

Elle-même.

EUGÈNE.

Et à quoi cela me mènera-t-il ?

CAILLARDIN.

A te faire obtenir celle que tu préfères... Je connais la faible de Brémont... jaloux comme un Sicilien... Tes assiduités le désoleront ; et, pour se débarrasser de toi, il est capable de te forcer lui-même à épouser Elise... Eh ! bien, qu'en dis-tu ?... L'expédient n'est-il pas original ?...

EUGÈNE.

Comment, mon oncle ? Feindre un amour que je n'éprouve pas...

CAILLARDIN.

La belle malice ! on n'en fait jamais d'autres.

EUGÈNE.

Mais c'est une trahison.

GAILLARDIN.

Une petite trahison de société!...

EUGÈNE.

Inquiéter un honnête homme!...

GAILLARDIN.

Il en rira tout le premier!... Justement, il m'a recommandé de l'amuser d'ici à sa noce.

EUGÈNE.

Parbleu! vous vous y prenez bien!... Non, mon oncle, je ne me jouerai pas ainsi du repos de M. Brémont... Si je dois obtenir Elise, ce sera par des moyens plus honorables... j'y renoncerais plutôt.

GAILLARDIN, *ironiquement.*

A ton aise, mon cher, ... fais du grand sentiment, je ne m'en mêle plus... Soupire, lève les yeux au ciel, en contemplant de loin ta Dulcinée... regarde-la tranquillement en épouser un autre... je m'en lave exactement les mains. (*On entend le son d'une cloche.*) Ah! voici un signal fort agréable... c'est le déjeuner... viens-tu te mettre à table?

EUGÈNE.

Non, mon oncle; je n'ai pas faim.

GAILLARDIN.

Cela doit être... Mais, comme je ne me nourris pas de soupirs, et qu'il me faut quelque chose de plus-substantiel, je te quitte... (*Revenant.*) Tu repousses donc mes avis?...

EUGÈNE.

Oh! c'est bien décidé.

GAILLARDIN, *ironiquement.*

En ce cas, au revoir... Si jamais tu épouses Elise, ne manque pas de m'envoyer un billet de faire-part... (*Riant.*) Ah! ah! le pauvre garçon! qu'il est encore simple et novice!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EUGÈNE, seul.

Allons, ilm'abandonne, il se moque de moi !... Au fait, il a raison... je suis trop timide... trop craintif. Si je m'étais déclaré à Elise, si je l'avais mise dans mes intérêts... elle aurait parlé à M. Brémont... elle l'aurait sollicité de son côté... Mais faire une déclaration... en face.. à celle qu'on aime... il y a de quoi mourir de peur... Si on a le malheur de rencontrer ses yeux... on balbutie... on perd la tête... (*Il regarde la table.*) Lui écrire ?... ça serait bien hardi... mais il me semble que j'en aurais le courage... en me montant l'imagination !... (*Il s'assied.*) Oui, oui; d'ailleurs j'e serai si respectueux. Il faut jouer le tout pour le tout... écrivons. (*Il écrit.*) C'est plus facile... et puis ce n'est pas la première fois que je lui écris... tous les matins... quatre pages !... que j'ai bien soin de brûler après !

SCÈNE V.

EUGÈNE, écrivant; NANETTE, dans le fond.

NANETTE, pleurant.

Là, c'était bien la peine de me donner d'espérer. J'vous demande quelle mouche l'a piqué !...

EUGÈNE, effrayé et cachant sa lettre.

Qui vient là ?... ah ! c'est toi, Nanette ?

NANETTE.

Oui, Monsieur Eugène !... n'vous dérangez pas...

EUGÈNE, se levant.

Qu'as-tu donc à pleurer, ma pauvre petite ?

NANETTE.

Pardine, ce que j'ai... (*Sanglottant.*) ne v'la-t-il pas M. Brémont... qui ne veut plus entendre parler d'Antoine... après m'avoir presque promis...

EUGÈNE.

Et pour quel motif ?

NANETTE.

Des bêtises ! des prétextes... parce que, tout-à-l'heure... c'pauvre garçon... en se présentant... avoit un p'tit reste de dimanche... il l'a appelé ivrogne... et m'a signifié que je ne l'épouserai pas.

EUGÈNE.

Il paraît décidément qu'il ne veut pas qu'en se marie...

NANETTE.

Je vous dis qu'il n'en veut que pour lui... c'est un égoïste, quoi!.. Dieux, que je donnerais de bon cœur queuq'chose, pour que sa noce tombât dans l'eau... il verrait comme c'est agréable de rester fille...

EUGÈNE, *soupirant.*

Oh ! lui... rien ne peut s'opposer à son bonheur.

NANETTE, *d part.*

Allons... en v'la encore un qui soupire... je gagerais qu'il est amoureux... il n'y a que de ça dans la maison.

EUGÈNE, *de même.*

M. de Brémont ne s'inquiète guères des malheureux qu'il fait.

NANETTE, *d part.*

Ah ! quel trait de lumière !... il aime une des deux sœurs... c'est sûr.. Pauvre jeune homme!.. il m'intéresse... Faut que je le fasse jaser.

EUGÈNE, *d part.*

Elle ne me laissera pas finir ma lettre... tâchons de la renvoyer.

NANETTE, *d'un air fin.*

Ainsi, monsieur Eugène... nous pouvons nous donner la main ?...

EUGÈNE, *intrigué.*

Comment ?

NANETTE.

Là !... n'allez-vous pas faire le discret avec moi !... je sois tout... Quand vous êtes près de mainz'elle Adèle et de mamz'elle Élise... y n' faut pas cinq minutes d'attention pour voir...

EUGÈNE.

Quoi donc ?

NANETTE, *d'un air d'intelligence.*

Qu'il y en a une que vous aimez comme un fou.

EUGÈNE, *plus inquiet.*

Que j'aime !... qui donc ?

NANETTE.

Ah ! il faut vous la nommer... eh ! ben, c'est mamz'elle...

EUGÈNE, *vivement.*

Tais-toi, tais-toi, Nanette... je t'en conjure !...

NANETTE, *d part.*

Je ne demande pas mieux... je ne sais pas laquelle...

EUGÈNE, *désolé.*

(*A part.*) Comment cette petite n-t-elle pu deviner?... Moi qui m'observais avec tant de soin... et qui craignais toujours de la compromettre... (*A Nanette.*) Tu n'en diras rien à personne... n'est-ce pas, ma bonne Nanette ?

NANETTE.

A condition qu'vous me direz tout... que j' serai vot' seule confidente...

EUGÈNE.

Oh ! bien volontiers !

NANETTE.

Écoutez donc... j'aime à causer d'amour... Puisque je ne peux plus en parler pour mon compte... du moins, c'est une consolation.

EUGÈNE.

Je suis trop heureux de trouver quelqu'un qui s'intéresse à moi... et si j'avais le bonheur de réussir... comme mon dessein est de vivre à la campagne... d'acheter une petite propriété... je te promets de prendre Antoine pour jardinier, de vous marier tous deux.

NANETTE, avec joie.

Ben vrai, monsieur Eugène ?... v'là qu'est fini !... je suis à vous à la vie et à la mort... et, pour commencer... j' vas m' charger de lui remettre cette lettre qu' vous étiez en train d' griffonner...

EUGÈNE.

Comment ! tu as vu ?...

NANETTE.

Pardine ! je n' suis point z' aveugle ;... et pis quand même... quand un jeune homme écrit, n' faut pas être sorcier pour deviner à qui...

EUGÈNE, se remettant à la table.

C'est que... ma lettre... n'est pas finie...

NANETTE.

Eh ! ben... dépêchez-vous... j' vous aiderai... (*A part.*) Comme ça, j' saurai au juste pour qui qu'elle est.

EUGÈNE, écrivant.

C'est terrible d'écrire à une jeune personne.

NANETTE.

Bah ! sans vot' respect, vous êtes un poltron... tournez ça ben honnêtement... ben gentiment... comme un compliment de bonne année...

EUGÈNE, de même.

Il est vrai qu'elle est si douce, si indulgente !...

NANETTE.

Oh ! oui... (*A part.*) C'est mamz' elle Elise... j' m'en doutais...

EUGÈNE, de même.

D'n'n autre côté... si M. de Brémont savait que j' ose conserver des espérances, après ce qui s'est passé...

NANETTE.

Ah ! dame... (*A part.*) M. Brémont !... Est-c'-que ça serait sa prétendue ?

EUGÈNE, de même.

C'est sa faute, après tout... Me laisser des heures entières... avec les deux sœurs les plus jolies... les plus séduisantes...

NANETTE, *à part.*

Allons! est-ce qu'il les aimerait toutes deux à la fois. . . ce serait un peu fort pour un commençant!

RUGÈNE.

Voilà qui est fait! Ma chère Nanette, de la prudence, et surtout prends bien garde d'être surprise. . . Ce que j'entreprends est si téméraire! . .

NANETTE, *prenant la lettre.*

N'y a pas de risque. . . mais pour être plus sûre de mon fait, vous allez m'dire . . .

RUGÈNE, *regardant de côté.*

Chut! . . il y a quelqu'un qui se promène dans cette allée. . . Si on nous apercevait ensemble. . . on pourrait soupçonner. . . Adieu. . . ma petite. . . songe que mon sort est dans tes mains!

(Nanette a voulu lui parler pendant ces derniers mots, il s'échappe à pas de loup.)

SCÈNE VI.

NANETTE, *seule.*

Eh! ben; est-il drôle! . . il s'en va sans me dire pour qui c'est. . . Ah! que je suis bête. . . puisqu'il y a l'adresse. . . n'y a pas de danger que je m'trompe. . . Voyons voir un peu; je suis curieuse de savoir laquelle. . . (*Elle épelle.*) P, o, u, r, pour; e, l, l, e, elle. . . pour elle! Tiens! pour elle! . . Ah! ben, j'arai, y n'a comprometta pas. . . Me v'là joliment avancée, moi! . . Pour elle! . . D'abord. . . ça ne peut pas être pour mamz'elle Adèle. . . faudrait qu'il eût un fameux front. . . au moment où elle va en épouser un autre. . . Et puis un jeune homme qu'a des mœurs! . . Non, non; cette lettre doit être pour mamz'elle Elise. . . C'est clair; il ne lui parle jamais! il la regarde toujours en dessous; c'est elle qu'il aime, et j'cours ben vite. . .

(Elle prend son élan pour courir.)

SCÈNE VII.

GAILLARDIN, *un calepin et un crayon à la main, et chantonnant*; NANETTE, *courant*.

GAILLARDIN, *composant*.

- L'amour renverse les obstacles....

NANETTE, *le heurtant*.

Ah! mon dieu. . . vous avez manqué me renverser.

GAILLARDIN.

C'est-à-dire, c'est toi. . . Où, diable, cours-tu donc ainsi?

NANETTE, *serrant la lettre dans sa poche*.

Moi, Monsieur; nulle part, je me promène.

GAILLARDIN, *regardant son mouvement*.

Ah! tu te promènes au grand galop! . . . Et quel est ce papier que nous avons serré dans cette petite poche?

NANETTE, *troublée*.

Un papier? . . . Non. . . Monsieur.

GAILLARDIN.

Je te demande bien pardon. . . Hum! friponne! . . . Il n'y a qu'une sorte de lettre que cache une jeune fille. . . c'est un billet doux que tu viens de recevoir.

NANETTE, *vivement*.

Du tout, Monsieur; c'n'est pas pour moi... J'n'en reçois jamais. Ah! ben. . . Antoine ferait un beau charivari, s'il pouvait croire que M. Eugène. . .

GAILLARDIN.

- Comment! c'est de mon neveu? . . .

NANETTE.

Ah ! mon Dieu... qu'est-ce que j'ai donc ? Je ne fais que des bêtises. . . . Lui qui m'avait tant recommandé le secret !

GAILLARDIN.

Allons, allons... il n'y a pas grand mal... Tu vois que je suis dans la confidence. (*A part.*) Est-ce que mon gaillard se serait lancé et aurait suivi mon conseil ? Voyez-vous le sournois ?

NANETTE.

Quoi ! vraiment, Monsieur, vous savez ?...

GAILLARDIN.

Parbleu !... je puis te dire pour qui est cette lettre.

NANETTE.

Ah ! ben... vous me rendrez un fameux service... car je je n'en sais rien.

GAILLARDIN.

Et tu t'étais chargée de la remettre ?

NANETTE.

Oui, parce que j'espérais savoir. Et puis, par tout c'que j'ai entendu. je m'doutais bien que c'était pour mamz'elle Elise. . . . Mais v'là que tout-à-l'heure il m'a embrouillé la chose, si bieu que je n'm'y reconnais plus. Avec ça que l'adresse n'est pas plus claire qu'il n'faut.

GAILLARDIN, lisant.

Pour elle !... Il est sûr que, si on la jetait à la petite poste, le facteur serait un peu embarrassé.

NANETTE.

Pardine ! *pour elle !*... Cherchez donc le numéro ?

GAILLARDIN, *d part.*

C'est pour Elise. . . Il va tout gâter. . . Si le petit imbécile avait voulu me croire. . . Eh ! mais. . . quelle idée. Qui m'empêché de le servir malgré lui ?

NANETTE.

Mais, maintenant que j'suis sûre de mon fait, j'vas bien vite porter cette lettre.

GAILLARDIN, *l'arrêtant.*

A qui?

NANETTE.

A mam'zelle Elise.

GAILLARDIN.

Garde-t-en bien...

NANETTE.

Comment?

GAILLARDIN, *d'un air grave.*

Ce n'est pas pour elle.

NANETTE, *étonnée.*

Et pour qui donc? mon bon Dieu!

GAILLARDIN, *à part.*

Ma foi! un coup de tête... (*Haut.*) Tu ne devines pas?

NANETTE, *hésitant.*

Dame! je n'vois plus qu'mam'zelle Adèle...

GAILLARDIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut!... Il est trop vrai... il m'avait avoué sa fatale passion; j'ai tout fait pour le rendre à la raison.... Mais ces diables de jeunes gens ont des têtes!... Je lui avais bien défendu de lui écrire.... Et voilà qu'à mon insçu il se permet...

NANETTE.

C'est-il bien possible!... avec son air de sainte Nitouche... Qu'est-ce que je disais à ces demoiselles, qu'il faut toujours se méfier de l'eau qui dort?... Ah! ben, si M. Brémont savait ça,... il ferait une jolie mipe.

GAILLARDIN.

C'est tout ce que je redoute... Je n'ai pas besoin de te défendre de remettre cette lettre...

NANETTE, *hésitant.*

Oh ! certainement . . .

GAILLARDIN, *à part.*

Je suis sûr qu'elle en meurt d'envie . . . (*Haut.*) Quant à mon neveu, ne recevant aucune réponse, il faudra bien qu'il se console, et qu'il se résigne à ne pas troubler le repos d'un ancien ami . . . Pauvre cher ami !

NANETTE, *à part.*

Quoique ça . . . je n' serais pas fâchée d' savoir comment monsieur Brémont prendrait la chose . . . lui qui s' moque des chagrins des autres; et puis ça m' vengera . . . (*Elle regarde de côté.*) Justement, v'là mamz' elle Adèle qui lit toute seule dans l' bosquet . . . en me glissant adroitement . . .

(*Elle s'éloigne doucement.*)

GAILLARDIN, *l'observant.*

Où vas-tu donc ?

NANETTE.

Moi, monsieur . . . j' vais achever ma promenade.

GAILLARDIN.

Ah ! ça . . . ne parle à personne de cette malheureuse épître.

NANETTE.

Oh ! j' n'en ouvrirai pas la bouche . . . ça ferait des cancans . . . (*À part.*) Mais, faut qu'elle aille à son adresse, et elle ira . . . (*Haut.*) En vous remerciant, monsieur Gaillardin; vous m'avez empêché de faire une fautive sottise.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

GAILLARDIN, *seul, la suivant de l'œil.*

Elle y va ! . . . je l'aurais parié . . . A merveille ! . . . quand je lui aurais soufflé son rôle, elle ne me servirait pas mieux . . .

Voyons un peu comment elle s'acquitte de l'ambassade... (*Il regarde par une fenêtre de côté.*) Pas mal !... pas mal !... Elle s'approche en tapinois... et, à la faveur des touffes de lilas... la voilà derrière le banc où Adèle est assise... elle glisse le papier dans la petite corbeille à ouvrage, et se retire sans être aperçue... très-bien... Ah ! diable ! la corbeille est tombée par terre... Adèle interrompt sa lecture... elle voit le papier, elle le ramasse, elle le lit... c'est délicieux ! Voilà qui est singulier ! elle ne paraît pas aussi offensée que je l'aurais cru... Ah ! on a beau dire, une déclaration ne déplaît jamais... même quand on ne veut pas y répondre... car elle aime Brémont... Et, si pourtant notre jaloux s'était abusé... je rirais bien !... Adèle vient de ce côté... n'ayons pas l'air... d'ailleurs, moi, ça ne me regarde pas... je n'y suis pour rien... (*Il reprend son papier et son crayon.*) Remettons-nous à ma chanson pour le mariage de Brémont !... c'est sur l'air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle...* C'est fort ingénieux !

SCÈNE IX.

GAILLARDIN, ADELE, *une lettre à la main.*

ADÈLE.

En vérité, voilà bien l'aventure la plus étrange... et la plus impertinente !...

GAILLARDIN, *composant.*

« L'amour renverse les obstacles... »

Diable de rime !... il paraît que j'aurai du mal... avec *les obstacles* !...

ADÈLE.

Ah ! monsieur Gaillardin... je vous trouve à propos...

GAILLARDIN.

Pardou, mademoiselle... je suis en train de vous préparer une surprise...

ADÈLE.

Ce sera donc la seconde de la journée... car on m'en a déjà fait une... Si vous saviez ce qui vient de m'arriver...

GAILLARDIN.

Quelque cadeau, quelque galanterie de notre ami Brémont ? Ça ne m'étonne pas de sa part... un futur époux !

ADÈLE.

Non, cela ne vient pas de lui ;... et je vous avoue même que, par égard pour son repos, je désire qu'il n'en soit pas instruit. Mais j'ai besoin de conseils... vous êtes son ami, le nôtre, et je ne puis mieux m'adresser.

GAILLARDIN.

Bien flatté, assurément... De quoi s'agit-il ?

ADÈLE, *souriant*.

D'une chose vraiment risible..... d'une déclaration d'amour, que je viens de recevoir.

GAILLARDIN, *jouant l'indignation*.

Que m'apprenez-vous là ?... Une déclaration !... à vous, la future de mon ami !... Je voudrais bien savoir quel est l'insolent ?...

ADÈLE.

Je suis dans le même embarras que vous... Je ne puis deviner, car il n'a pas signé sa lettre.

GAILLARDIN.

Ah ! c'est une lettre.

ADÈLE.

J'en étais d'abord fort irritée... mais, en y réfléchissant, je crois que le parti le plus sage est d'en rire... Tenez...

(Elle lui montre la lettre.)

GAILLARDIN, *lisant*.

Permettez, permettez... Vous traitez cela bien légère-

ment. (*Il regarde l'écriture.*) Que vois-je?... Ah! grand Dieu!... l'écriture de mon neveu!

ADÈLE, *étonnée.*

Votre neveu?... Quoi! M. Eugène?...

GAILLARDIN.

Je suis confondu, anéanti.

ADÈLE.

Mais êtes-vous bien certain?

GAILLARDIN.

Oh! je reconnais son *expéditive*, fruit de la *Méthode américaine*, en vingt-une leçons. Permettez-moi d'en prendre connaissance. (*Il lit bas.*) Pas mal, pas trop mal... A sa place, seulement, j'y aurais mis un peu plus d'obscurité... de romantique... (*Haut.*) Et qui vous a remis cette lettre?

ADÈLE.

Je ne sais.... je m'y perds.., Mais vous conviendrez, monsieur Gaillardin, que, malgré le style fort respectueux, cette conduite est blâmable.

GAILLARDIN, *s'emportant.*

C'est-à-dire, Mademoiselle, que c'est l'action la plus coupable, la plus... Je vais prévenir Brémont.

ADÈLE, *l'arrêtant.*

Et moi, je vous prie de n'en rien faire. Avec son caractère déifiant, il n'en faudrait pas davantage pour détruire sa tranquillité, bon bonheur. D'ailleurs, votre neveu est si jeune!... C'est un enfantillage, qui sera sans conséquence. Chargez-vous, seulement, de lui faire sentir sa faute.... grondez-le un peu, et il se repentira. Mais, de grâce, que cela ne vienne point aux oreilles de votre ami!

GAILLARDIN.

(*A part.*) Peste! ce n'est pas là mon compte. (*Voyant Brémont qui entre, un journal à la main.*) C'est le ciel qui

me l'envoie. (*Haut, et feignant une grande colère.*) Si je le gronderai!.. Ah! ah! je vous en répons... Trahir ainsi les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité!... c'est abominable!...

ADÈLE, apercevant Brémont.

Ciel! M. Brémont. (*Bas.*) Calmez-vous, Monsieur, et rendez-moi cette lettre.

GAILLARDIN, criant plus fort.

Non, Mademoiselle... je veux le confondre et lui apprendre à faire des déclarations à la femme de mon ami.

BRÉMONT, à part.

Qu'est-ce que j'entends-là!

ADÈLE, bas.

Mais, Monsieur, taisez-vous donc!..

GAILLARDIN, feignant de ne pas entendre.

Chercher à séduire la vertu... la candeur... l'innocence.

BRÉMONT, s'avançant.

Comment, morbleu!...

ADÈLE, arrachant la lettre et la cachant.

Ah Monsieur, vous êtes insupportable!

SCÈNE X.

LES MÊMES, BRÉMONT.

GAILLARDIN, jouant l'embarras.

Dieux! c'est lui... cachez-la bien.. (*À part.*) Il a entendu.. c'est tout ce que je voulais., (*Haut, et d'un air dégagé.*) C'est toi, mon cher ami... eh! bien, qu'est-ce?..

BRÉMONT, *les observant.*

Vous paraissez bien échauffés... tous deux...

GAILLARDIN.

Oui... nous parlions... politique... du blocus d'Alger ?

BRÉMONT.

Et c'était au sujet d'une lettre...

GAILLARDIN, *l'interrompant.*

D'un Correspondant... oui... Et le journal est-il intéressant aujourd'hui?... hein?... la rente... les russes... la chambre des députés avance-t-elle comme l'arc-de-triomphe?..

BRÉMONT, *frappant du pied.*

Il ne s'agit pas de cela... Adèle, cette lettre que vous venez de cacher.., elle vous est adressée...

ADÈLE.

Oui, Monsieur. . .

BRÉMONT, *se contraignant.*

C'est une lettre d'amour, si j'ai bien entendu...

ADÈLE, *hésitant.*

Monsieur...

GAILLARDIN, *se frappant le front.*

Il a tout découvert. (*Prenant Brémont dans ses bras*). Mon ami, mon cher ami; ne te livres pas à la violence de ton caractère... D'abord ta pupille est innocente.

ADÈLE, *avec impatience.*

Eh! Monsieur...

BRÉMONT.

Je n'en doute pas. . . mais je désire voir cette lettre.

GAILLARDIN.

Oui, je désire.. En style conjugal, ça veut dire je veux. Eh bien, tu ne la verras pas.

BRÉMONT, *étonné.*

Je ne la verrai pas !

GAILLARDIN.

Non, tu ne la verras pas. (*A part.*) Allons ferme, jouons serré.ADÈLE, *prenant la main de Brémont.*

Permettez-moi, mon cher tuteur, de ne pas vous la montrer; non pour moi, vous avez assez de confiance en ma tendresse, et vous ne devez concevoir aucune inquiétude... mais pour une autre personne à qui je ne veux pas faire perdre votre estime, votre amitié. J'espère que M. Gaillardin imitera ma prudence, et qu'il se souviendra qu'en pareil cas le silence et l'oubli sont la seule vengeance qui convienne à une femme.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

BRÉMONT, GAILLARDIN.

GAILLARDIN, *à part, regardant Brémont.*

Très-bien ! voilà le feu qui prend aux étoupes.

BRÉMONT, *agité.*

Quel respect pour mes volontés ! Cela promet pour la suite... Mais toi, j'espère bien...

GAILLARDIN, *feignant de vouloir sortir.*

Pardon, mon ami, je n'en suis encore qu'au premier couplet de ma chanson pour ta noce.

BRÉMONT.

Va-t-en au diable avec ta chanson... Tu sais de qui est cette lettre, et, si tu es mon ami, tu me diras à l'instant...

GAILLARDIN.

Ah ! si tu me prends par les sentimens !.. mais tu vas te fâcher.

BRÉMONT.

Non, je te le promets.

GAILLARDIN.

D'abord, comme je te l'ai déjà dit, ta pupille ne mérite aucun reproche... et mon neveu lui-même n'est peut-être pas aussi coupable...

BRÉMONT, *vivement*.

Ton neveu !.. c'est ton neveu ?..

GAILLARDIN.

Là ! qu'est-ce que je te disais... te voilà déjà parti.

BRÉMONT.

Non... je suis calme... tu le vois... et c'est ton neveu qui a écrit ?

GAILLARDIN.

Hélas ! oui... j'étais loin de m'y attendre, va ! J'étais là, bien tranquillement, occupé à rimer tous les bonheurs qui peuvent arriver à un mari... je n'avais pas prévu celui-là, par exemple...

BRÉMONT.

Hé ! de grâce, cesse tes plaisanteries.

GAILLARDIN.

Après ça, j'ai été d'autant plus choqué de cette démarche, qu'il m'avait bien promis d'étouffer sa funeste passion.

BRÉMONT.

Comment ! tu savais qu'il aimait Adèle ?

GAILLARDIN.

Depuis trois mois, mon ami... Il l'a rencontrée... à Paris... dans le monde... je ne sais où... et depuis ce temps, le malheureux enfant ne me parle pas d'autre chose.

BRÉMONT.

Et tu ne m'avertis pas !

CAILLARDIN.

C'est si délicat... Je tentai indirectement d'éveiller ton attention... Tu te rappelles... ce matin... quand je t'ai parlé d'un jeune homme... amoureux d'Adèle?...

BRÉMONT.

Et tu me demandais pour lui la main d'Elise !

CAILLARDIN.

Certainement !... pour tâcher de le guérir... pour assurer ta tranquillité... Je le mariais pour toi, uniquement dans ton intérêt... et je pense encore que c'est le seul moyen...

BRÉMONT.

Moi, j'en connais un autre plus prompt et plus sûr.

CAILLARDIN.

Et lequel ?

BRÉMONT.

J'en suis vraiment mortifié... mais la réputation de ma femme... ma sécurité... Tiens, mon cher ami ; je t'avais prié de passer une quinzaine avec nous... je crois qu'il est plus prudent que vous partiez tous deux sur-le-champ.

CAILLARDIN.

Comment ! moi aussi ?

BRÉMONT.

C'est une preuve d'amitié que je te demande... va-t-en... sans façons... Désespéré de ne pas t'avoir à ma noce... mais tu conçois... ma position... Je vais dire de mettre les chevaux à ma voiture.

CAILLARDIN.

Les chevaux !... ne vas donc pas si vite... un moment... ne précipitons rien... cher ami !... Qu'est-ce que tu peux craindre de mon neveu ?... comme tu me le disais ce matin : un enfant, un écolier...

BRÉMONT.

Oui... un écolier de vingt ans.

GAILLARDIN.

Qu'une femme raisonnable ne peut pas encore distinguer.

BRÉMONT.

Ta, ta, ta... Ce sont les femmes raisonnables que je crains le plus... quand une fois elles s'y mettent.

GAILLARDIN.

Ah! par exemple, mon ami, je ne souffrirai pas que tu calomnies ainsi cette bonne et sensible Adèle... parce que son émotion, que tu as remarquée, était toute naturelle... et cela ne prouve pas...

BRÉMONT.

Comment!... qu'est-ce que tu dis?... elle était émue?...

GAILLARDIN, *se reprenant.*

Tu ne t'en étais pas aperçu?... Que je suis bête, moi, d'aller te faire voir des choses...

BRÉMONT.

Effectivement... j'ai cru m'apercevoir... elle a même soupiré.

GAILLARDIN.

Oh! soupiré... très-légalement.

BRÉMONT.

Et j'ai cru surprendre une larme furtive.

GAILLARDIN, *d part.*

Allons! il aura vu tout ce que je voudrai, à présent. (*Haut.*) Tout cela part d'un bon cœur... c'est l'effet d'un premier mouvement... La pitié, qui est innée chez le beau sexe... Il n'y a encore là rien qui doive l'effrayer... Par exemple, je ne crains qu'une chose...

BRÉMONT.

Quoi donc?

GAILLARDIN.

Tu veux que nous partions ?... et je crois, comme toi, que c'est assez raisonnable... mais ça n'est pas sans danger.

BRÉMONT.

Comment !

GAILLARDIN.

Cela peut éveiller chez Adèle un sentiment plus vif... un amant persécuté devient si intéressant ! Et puis, un coup d'autorité, cela irrite... Les obstacles vous montent la tête.

BRÉMONT.

Ah ! mon Dieu, tu as raison, je n'y songeais pas...

GAILLARDIN, *appuyant.*

Cela se voit tous les jours..... Telle femme ne serait pas disposée à aimer quelqu'un..... vous n'avez qu'à le lui défendre, elle va l'adorer.... il n'en faut pas davantage.

BRÉMONT.

Parbleu ! elle va en devenir folle ; l'esprit de contradiction !... Comment faire ?

GAILLARDIN.

Après ça, ta sécurité avant tout.... Adieu, mon bon ami, je vais emmener mon neveu.

BRÉMONT, *l'arrêtant.*

Un moment, un moment... Je me ravise.... Je crois qu'il est plus prudent que vous restiez....

GAILLARDIN, *résistant.*

Non, je serais désolé que notre présence...

BRÉMONT.

Je t'en supplie ! je l'exige...

GAILLARDIN.

Si tu le veux absolument... C'est pour ton repos au moins, ce que j'en fais!

BRÉMONT.

Oui, oui... c'est bien plus rassurant... c'est-à-dire plus rassurant... je vais mourir d'inquiétude.... Ils se verront tous les jours.... à chaque instant.... Maudite lettre!.... Diables de jeunes gens!... Ah! si, ce n'était pas ton neveu!..

GAILLARDIN.

Silence, mon cher ami; le voici... Du calme, je t'en conjure.... fais comme si tu ne savais rien.

BRÉMONT, *agité.*

C'est ça... jouer déjà le rôle de mari... Mais, enfin, il ne faut pas se rendre ridicule.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah! Messieurs, je vous cherchais..... Mademoiselle Adèle était inquiète de votre absence,.. Elle m'a prié..

BRÉMONT.

Mademoiselle Adèle!.... Vous étiez avec elle, Monsieur?

EUGÈNE.

Oui, je tenais compagnie à ces dames, depuis une demi-heure.

BRÉMONT, *d part.*

Depuis une demi-heure! (*Bas à Gaillardin.*) Aussi tu me fais causer, toi.

EUGÈNE.

Nous avons répété, en vous attendant, le duo pour le petit concert de ce soir.

BRÉMONT, *à part.*

Ils chantent déjà des duos.

GAILLARDIN, *bas.*

Ne fais semblant de rien.

BRÉMONT, *haut et d'un ton sévère.*

Monsieur, je trouve fort extraordinaire que vous vous permettiez...

GAILLARDIN, *bas.*

Prends donc garde, tu vas te trahir.

EUGÈNE, *étonné.*

Eh! mais, qu'avez-vous, Monsieur? ce ton... ce regard sévère... Aurais-je eu le malheur de vous déplaire? moi qui fais tout pour mériter votre estime, votre bienveillance...

BRÉMONT, *à part.*

Joliment! (*Haut.*) Vous devez me comprendre, jeune homme... et si vous ne renoncez à des prétentions que je ne veux pas qualifier...

EUGÈNE.

Mais, mon oncle, vous êtes témoin...

GAILLARDIN, *imitant Brémont.*

Vous avez tort, Monsieur mon neveu... je ne puis pas vous cacher que je suis aussi fort mécontent de vous. (*Bas.*) Ça n'est pas vrai; je suis enchanté. (*Haut.*) Et si vous ne changez de conduite... (*Bas.*) Ne t'en avise pas! (*Haut.*) je vous abandonne, je vous renonce pour mon neveu (*Bas.*) Tu épouseras Èlise; c'est sûr.. ah! coquin, que tu es heureux d'avoir un oncle comme moi. (*À Brémont.*) Allons, viens cher ami, laissons-le réfléchir... je te réponds que ma petite mercuriale fera son effet.

(Il entraîne Brémont.)

SCÈNE XIII.

EUGÈNE, ensuite ÉLISE.

EUGÈNE seul.

Si je comprends un mot... Ils paraissent furieux tous deux, et mon oncle dit que ça va à merveille... Ah ! mon Dieu, je devine !... M. Brémont aura été instruit de la lettre que j'ai écrite à Élise... Nanette aura bavardé... Ou bien Élise elle-même... Cependant, quand je la regardais tout-à-l'heure, au salon... il me semblait lire dans ses yeux plus de bienveillance qu'à l'ordinaire... Ah ! ce tourment est insupportable ! il faut que je connaisse mon sort... et, à la première occasion, je lui parlerai si hardiment... Grand Dieu, c'est-elle ! Voilà ma peur qui me reprend !

ÉLISE, entrant.

Eh ! mais toute la maison est dans un trouble ! Que se passe-t-il donc ! M. Brémont enfermé avec son aïni ; ma sœur qui s'attriste et soupire, comme si son mariage n'était pas décidé. (*Regardant Eugène.*) Et M. Eugène qui boude dans un coin, suivant son habitude...

EUGÈNE, s'ehhardissant.

Moi ! Mademoiselle... Du tout.

ÉLISE.

Cela n'est pas bien, Monsieur Eugène... Nous n'avons que vous pour nous servir de chevalier, et on ne peut vous arracher à vos rêveries... Savez-vous que les savans ne sont pas très-aimables.

EUGÈNE, à part.

Quel regard doux et bon ! Ma lettre n'a pas été mal reçue... Ça m'encourage...

ÉLISE.

Ah! ça, mettez-moi donc au fait? Qu'est-il arrivé? Pourqu'oi cet air de mystère, cette agitation?

EUGÈNE.

Ma foi! Mademoiselle, j'allais vous le demander.

ÉLISE.

A moi? Vous vous adressez bien.

EUGÈNE, *timidement*.

Je pensais que, peut-être, vous aviez porté quelque plainte à M. Brémont.

ÉLISE.

Moi! et pourqu'oi? Je n'ai à me plaindre de personne.

EUGÈNE, *à part*.

Je respire! (*Haut.*) Ah! tant mieux; Mademoiselle, je tremblais que quelqu'un ici n'eût encouru votre disgrâce.

ÉLISE.

Et qui donc?

EUGÈNE, *embarrassé*.

Mais, vous savez... la personne qui ose... qui ose vous aimer...

ÉLISE, *le regardant*.

Quelqu'un qui m'aime! Comment! il y a quelqu'un qui m'aime?... En vérité, Monsieur Eugène, en voilà la première nouvelle; on ne m'en a jamais rien dit.

EUGÈNE, *à part*.

Allons! elle veut me forcer de lui répéter... C'est bien peu généreux à elle.

ÉLISE, *à part*.

Serait-ce lui, par hasard! Ah! que je le voudrais! (*Haut.*) Eh bien, Monsieur Eugène?

EUGÈNE, *à part.*

Il n'y a plus moyen de reculer. (*Haut, et d'un ton résolu.*) Eh bien ! Mademoiselle, je suppose qu'il y eût en effet une personne... ne vous fâchez pas, je vous en prie... qui osât aspirer à votre main... Ah ! mon dieu, voilà que vous vous fâchez !... j'en ai trop dit...

ÉLISE, *souriant.*

Mais non, vraiment, Monsieur Eugène, vous n'en avez pas trop dit.

EUGÈNE, *tombant à ses genoux.*

Il serait possible !... vous m'aviez deviné !... et vous n'en êtes pas offensée... Eh bien ! oui, Mademoiselle, vous voyez ce téméraire, cet audacieux qui a osé... et qui jure... (*Il entend venir quelqu'un.*) Ciel ! on vient ; et la colère de M. de Brémont, s'il me surprenait à ses pieds ! Sauvons-nous.

(*Il s'échappe.*)

ÉLISE, *très-étonnée.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc ? il s'enfuit au moment où je l'écoutais avec tant de plaisir. N'importe... c'est moi qu'il aime, j'en suis sûre maintenant... Ah ! c'est ma sœur.

SCÈNE XIV.

ÉLISE, ADELE.

ADELE, *regardant du côté où est sorti Eugène.*

Je ne me suis pas trompée, Elise, M. Eugène était avec toi....

ÉLISE, *hésitant.*

Oui, ma sœur.

ADÈLE.

Et mon approche l'a fait fuir ?

ÉLISE.

Oh ! ce n'est pas étonnant... tu sais qu'il est si sauvage, si timide...

ADÈLE, l'observant.

Pas tant peut-être que tu le crois... Il m'a semblé qu'il était à tes genoux.

ÉLISE, troublée.

Oh ciel ! tu aurais vu...

ADÈLE.

Oui, ma bonne Élise; ne me cache rien, je t'en supplie... Il y va de ton bonheur... T'aurait-il parlé d'amour ?

ÉLISE, confuse.

Eh bien ! je te l'avoue.. je viens d'entendre enfin cet aveu que j'espérais en secret ; et si tu savais combien j'en suis heureuse...

ADÈLE.

Quoi ! tu l'aimerais ?...

ÉLISE.

Mais, je crois qu'oui...

ADÈLE.

Qu'entends-je !... Ah ! pauvre sœur ! que je te plains !

ÉLISE.

Comment ?

ADÈLE, à elle-même.

Si jeune ! et déjà si perfide, si trompeur !

ÉLISE.

Que veux-tu dire ?

ADÈLE.

Que monsieur Eugène est l'homme le plus fourbe, le plus faux...

ÉLISE.

Grand Dieu !

ADÈLE, plus bas.

Tandis qu'il te jurait de n'adorer que toi, il en écrivait autant à une autre. (*Lui donnant la lettre.*) Lis plutôt toi-même. (*Pendant qu'Élise lit.*) Je t'afflige, ma bonne sœur... mais je dois te sauver. Je n'ai rien dit à monsieur Brémont, comme tu le penses bien, et je regardais cette épître comme une étourderie qu'il fallait pardonner... mais il est évident maintenant que ce jeune homme est un séducteur de profession, et il faut le faire congédier aujourd'hui même.

ÉLISE, après avoir lu.

Je n'en reviens pas !...

ADÈLE.

Avec cet air candide, ingénu !... fiez-vous donc aux apparences !... Chercher à séduire les deux sœurs à la fois !... Je ne m'étonne plus de la colère de son oncle... et moi, qui la blâmais !... qui taxais monsieur Gaillardin de sévérité !... J'espère que tu vas l'oublier ce jeune homme ?

ÉLISE, pleurant presque.

Oui, tu as raison, ma chère Adèle... il faut qu'il s'éloigne, qu'il ne reparaisse plus ici... Te faire une déclaration !... À moi, encore passe... mais s'adresser à toi, quand il sait que tu vas te marier !... voilà ce qui rend sa conduite impardonnable, et ce que je n'oublierai de ma vie. Ma bonne sœur, oui, je le sens... maintenant, je le déteste... rien que par amitié pour toi.

ADÈLE.

Silence ! le voici avec son oncle !...

ÉLISE, à part.

Contraignons-nous et cachons bien mon chagrin !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GAILLARDIN, EUGÈNE.

GAILLARDIN, *avec joie.*

Victoire, Mesdemoiselles... mon éloquence l'emporte, enfin. (*A son neveu.*) Quand je te disais que j'étais certain de réussir. (*Aux dames.*) Tout est convenu... l'ami Brémont se rend... et consent au mariage de sa chère Elise avec mon neveu.

ÉLISE et ADELE, *étonnées.*

Comment, Monsieur ?...

GAILLARDIN, *s'essuyant le front.*

J'ai eu du mal... mais il a fini par sentir les avantages qu'il trouvait lui-même dans cette alliance. Il exige seulement que le mariage se fasse sur-le-champ; et, comme je ne craignais aucune opposition de votre part, ma chère petite nièce, j'ai promis...

EUGÈNE.

Mon oncle !...

GAILLARDIN.

Eh ! bien, quoi ?... Je puis bien l'appeler ma petite nièce, puisque tu viens de me dire que tu étais sûr d'être aimé...

ÉLISE, *offensée.*

Comment ?

EUGÈNE.

Mais, mon oncle, prenez donc garde...

ÉLISE, *à part.*

Quelle audace !

ADÈLE, *confondue.*

Quoi ! Monsieur Gaillardin , vous aussi ?... Après ce que vous m'avez dit ce matin... après votre juste courroux....

GAILLARDIN, *souriant.*

Ah ! oui, charmante Adèle, cela doit vous étonner ;... mais on vous expliquera cela. C'est un changement de position usité parmi les grands politiques... une nouvelle combinaison.

ADÈLE, *à part.*

C'est affreux ! l'oncle est aussi perversi que le neveu.

GAILLARDIN, *voulant prendre la main d'Élise.*

Allons, voilà qui est décidé... Donnez-moi votre main, ma jolie nièce, mon petit ange.

ÉLISE, *froidement, et la retirant.*

Je suis fâchée, Monsieur, qu'on vous ait entraîné dans une fausse démarche... J'ignore ce qui a pu faire penser à Monsieur votre neveu que je le préférerais à tout autre... mais, je ne me marierai jamais.

EUGÈNE.

Qu'entends-je ?

GAILLARDIN.

En voici bien d'une autre !.. Qu'est-ce que tu es donc venu me dire, toi ?

EUGÈNE.

Quoi ! mademoiselle... quand vous m'aviez flatté ?..

ÉLISE, *de même.*

Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne soyez très-prompt à interpréter en votre faveur les circonstances les plus insignifiantes... mais je vous exhorte à vous défier de votre jugement... En pareil cas... et, d'après tout ce que j'ai appris... vous me ferez plaisir de ne plus m'adresser la parole.

EUGÈNE, *désolé, et se tournant vers Adèle.*

Ah ! Mademoiselle, je n'ai plus d'espoir qu'en vous...

ADÈLE, *reculant avec frayeur.*

Comment, Monsieur !... ne m'approchez pas, je vous prie... A-t-on idée d'une pareille hardiesse !... Viens, ma pauvre sœur... éloignons-nous d'un jeune homme aussi dangereux.

EUGÈNE et GAILLARDIN.

Un moment... permettez... Mesdemoiselles... par pitié... un seul mot...

(Les deux sœurs sortent sans les écouter.)

SCÈNE XVI.

GAILLARDIN, EUGÈNE.

EUGÈNE, *désespéré.*

Eh ! bien, mon oncle... y concevez-vous quelque chose ?... Tout le monde me fuit... me repousse... Il y a de quoi perdre la tête !..

(Ils s'assied près du guéridon et appuie sa tête dans ses mains.)

GAILLARDIN, *d part.*

Je devine... c'est la diable de lettre qui a fait des siennes... Adèle l'aura montrée à Elise... Si Eugène le savait, il jetterait les hauts cris... (*A son neveu.*) Allons, du courage, Eugène.

EUGÈNE.

Au moment où elle venait de m'entendre sans colère... car, je vous le jure, mon oncle, elle avait l'air de m'aimer... je crois même qu'elle me l'a avoué...

GAILLARDIN.

Ce n'est rien, mon ami.

EUGÈNE.

Comment, ce n'est rien !

GAILLARDIN.

Moins que rien, te dis-je... un moment de caprice, de dépit... J'ai idée que tu auras fait quelque gaucherie...

EUGÈNE, *se levant.*

Moi ?

GAILLARDIN, *hésitant.*

Toi... ou un autre... c'est égal. Que veux-tu ? je ne peux pas être partout... mais ne t'en mêle plus... je t'en prie parce que tu es si maladroit...

EUGÈNE, *s'emportant.*

Dites plutôt qu'il y a un malin démon qui prend plaisir à bouleverser tous mes projets... Et si je pouvais le découvrir !..

GAILLARDIN.

Je te répète que je vois à présent d'où cela provient.. et je m'en charge... Il n'y a que moi qui puisse raccommoder cela.

EUGÈNE.

Vous, mon cher oncle !.. eh ! bien vous me faites trembler...

GAILLARDIN, *piqué.*

Comment ! Monsieur, voilà donc les remerciemens que je reçois de vous ?

EUGÈNE.

C'est que, quand vous parlez de raccommoder quelque chose... c'est fini... perdu sans ressource...

GAILLARDIN.

C'est cela ! Je te conseille de m'accuser, ingrat ! N'est-ce

pas moi qui ai fléchi Brémont... qui lui ai arraché son consentement ?.. n'est-ce pas moi qui vais calmer la mauvaise humeur d'Élise ?..

EUGÈNE.

Quoi ! vous seriez assez bon pour...

GAILLARDIN.

Oui, Monsieur ; malgré vos reproches injustes, je me dévoue... Je te réponds que dans un quart-d'heure ton mariage sera renoué et arrêté... Je cours à Élise... Toi, vas rejoindre Adèle... sois aimable avec elle... je ne te dis que ça.

EUGÈNE.

Mais, à quoi bon, encore une fois ?

GAILLARDIN.

Eh ! parbleu, pour détruire ses préventions... (*A part.*) et pour tenir Brémont en haleine.. (*Haut*) Ne perdons pas une minute.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE, *accourant.*

Eh ! bien, Monsieur Eugène... j'espère que vous-êtes content de moi... hein ?

GAILLARDIN, *l'interrompant.*

Oui, oui.. c'est bien.. c'est fort bien, petite; nous n'avons pas le tems de causer.. (*A part.*) J'ai une peur des explications!

EUGÈNE, *troublé.*

Ma chère Nanette, plus tard je te remercierai, car dans ce moment je suis au désespoir...

NANETTE.

Ah ! dame ! ce n'est pas étonnant, ça a dû faire un fier scandale...

GAILLARDIN, *inquiet.*

(*Bas.*) Tais-toi donc. (*Haut.*) Allons, Eugène, viens vite...

EUGÈNE, *vivement.*

Mais, du moins, en la recevant, Elise a-t-elle paru offensée?...

NANETTE, *étonnée.*

Mamz'elle Elise ?... comment, c'était donc...

GAILLARDIN, *vivement.*

Eh ! oui, c'était une déclaration. ; car elle ne comprend rien, cette petite... C'est fort mal à mon neveu de t'avoir chargée d'un pareil message. ; du reste, ce n'est pas ta faute... tu t'es acquittée de ta commission comme un petit amour... Ce n'est pas la faute d'Eugène, qui ne pouvait pas prévoir... ce n'est pas la mienne, qui me suis mis en quatre... ce n'est la faute de personne... Mais, enfin, l'important est de tout réparer : le temps presse, le danger redouble... Mon neveu, je vous ordonne de me suivre à l'instant, ou je vous abandonne à votre malheureux sort.

SCÈNE XVIII.

NANETTE, *seule.*

Ah ! là ! là ! il paraît que j'en ai fait de belles !... La lettre était pour mamz'elle Elise !... je le disais bien, moi...

C'est ce monsieur Gaillardin ; .. aussi , est-ce que j'aurais dû écouter un *ustubertu* comme ça , qui n' sait jamais ni ce qu'il dit , ni ce qu'il fait , et qu'est malin ! . . . malin comme un bossu , quoi ! . . . (*En soupirant.*) V'là mon mariage flambé ! . . . Monsieur Brémont doit être d'une colère ! . . . Mamz'elle Elise qui s' désole ! . . . Mamz'elle Adèle qu'est furieuse ! . . . et monsieur Eugène qui m' tnera , pour le moins . . . De quelque côté que je m' tourne . . . j'ai une jolie petite perspective ! . . . Ah ! mon Dieu ! c'est not' maître ! . . . que d'venir ? . . . S'il savait que c'est moi . . .

SCÈNE XIX.

NANETTE, BRÉMONT.

BRÉMONT, *à part*, d'un air préoccupé.

J'ai été trop vite... Maintenant que je suis de sang-froid... il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire... Ce jeune homme qui adore Adèle , et qui consent aussitôt à en épouser une autre... Son oncle qui répond de sa soumission , de sa complaisance . . . cela n'est pas naturel... ; mais ce qu'il y a de certain . . . c'est que je suis joué.

NANETTE, *à part*.

Si j' pouvais m'en aller . . . sans qu'il m'aperçusse . . .

BRÉMONT, *à part*.

J'aurais voulu m'emparer de cette maudite lettre . . . elle m'aurait peut-être éclairé . . . mais, impossible . . . J'ai interrogé tous mes domestiques pour savoir qui a pu la remettre... je ne vois plus que cette petite Nanette. (*Il l'aperçoit.*) La voici !

NANETTE, *s'arrêtant*.

Il m'a vue . . . n'y a plus moyen.

BRÉMONT.

Comment ! Nanette , je crois que tu m'écoutais.

NANETTE, *naïvement.*

Ah ! Monsieur, ça serait donc par habitude, car je n'y songeais pas... je passais comm' ça par hasard.

BRÉMONT, *avec bienveillance.*

Reste donc, reste mon enfant... je ne suis pas fâché de causer avec toi.

NANETTE, *d part.*

Il a un ton mielleux qui m' fait frémir.

BRÉMONT, *d part.*

Voyons, si je me trompe. (*Haut.*) Eh ! bien, Nanette, tu dois être contente, toi qui aimes tant les mariages... en voilà encore un de conclu... Elise avec monsieur Eugène...

NANETTE.

Ah ! c'est avec mamz' elle Elise ?

BRÉMONT, *l'observant.*

Ça t'étonne ?

NANETTE, *se remettant.*

Moi ! non, Monsieur. (*A part.*) C'est bien ! (*Haut.*) J'dis seulement que tous ces mariages-là me feraient encore plus de plaisir... si l'mien était d'la partie.

BRÉMONT.

Pourquoi pas ? Il y aurait peut-être moyen d'y consentir.. Si Nanette, qui sait ordinairement tout... voulait me dire bien franchement qui a pu porter à ma future... une certaine lettre...

NANETTE.

Ah ! c'te lettre ! (*A part.*) Nous y r'la ! (*Haut.*) Comment, Monsieur ! si on vous le disait vous me permettriez d'épouser Antoine ?..

BRÉMONT.

Sans doute...

NANETTE, *à part.*

Ma foi, qu'est-ce que je risque.. Il criera un peu!
(Haut) Et comme ça, vous tenez beaucoup à savoir qui?..

BRÉMONT.

D'autant plus que je ne veux pas que cette personne
si charitable reste une seconde de plus chez moi.

NANETTE, *Interdite.*

Comment!... Vous la mettez à la porte?

BRÉMONT, *changeant de ton.*

A l'instant même... Se mêler d'intrigues d'amour?...
porter des billets doux à ma femme! Je ne réponds pas
même que ma vengeance...

NANETTE, *à part.*

Ab! mon Dieu!

BRÉMONT, *à part.*

C'est elle!

NANETTE, *à part.*

J'suis perdue.

BRÉMONT.

Eh! bien qu'as-tu donc?

NANETTE.

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines... Sans
place ou sans mari... (*Vivement, et étouffée par les larmes.*)
Eh! bien, c'est une injustice.

BRÉMONT.

Comment, une injustice?

NANETTE, *résolue.*

Certainement, parce que j'ai pas fait exprès, moi... Et
puis quand même... c'est M. Eugène qu'est coupable;

ensuite, c'est M. Gaillardin, votre ami, qu'est la cause de tout cet embrouillamini là, parce que la lettre était pour Mam'zelle Élise.

BRÉMONT, *d part.*

Qu'entends-je ?

NANETTE, *continuant.*

C'est c'méchant bossu qu'est v'nu m'faire un tas d'histoires... Me dire qu'c'était pas pour elle, qu'c'était pour l'autre... qu'son neveu en était fou... Et puis, au contraire, il trouve que... enfin, que sais-je... Tant y a que j'suis innocente.. (*Elle sanglote.*)

BRÉMONT, *l'apaisant.*

Chut! chut! Ne cries donc pas si fort, petite malheureuse !

NANETTE, *criant plus fort.*

Oui, Monsieur, j'suis innocente.

BRÉMONT.

Tais-toi donc !.. (*A part.*) J'y suis, enfin... Ah! mon cher Gaillardin, vous avez voulu rire à mes dépens !... Nous verrons... Le voici. (*A Nanette.*) Tiens-toi là; essuie tes yeux.

NANETTE.

Mais, Antoine ?

BRÉMONT.

Essuie tes yeux, te dis-je, et ris tout de suite.

NANETTE, *pleurant.*

Oui, Monsieur.

BRÉMONT.

Qu'il ne t'échappe pas une parole, ou je te chasse sans pitié.

NANETTE, *d part.*

Dieu! est-il possible de voir un amour plus balotté que le mien ?

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GAILLARDIN, EUGÈNE, ÉLISE.

GAILLARDIN, *d son neveu.*

Tu vois bien, qu'il ne fallait qu'un mot d'explication. (*Il aperçoit Brémont.*) Eh! bien, bon ami, je n'ai pas perdu de temps... Voilà nos jeunes époux, qui sont au comble de la joie...

BRÉMONT, *avec ironie et à mi-voix.*

Au comble de la joie, pour des gens qui n'y songeaient guère; c'est aller un peu vite en besogne.

GAILLARDIN, *bas.*

Je dis ça devant eux pour les encourager... La vérité est que j'ai eu une peine diabolique...

BRÉMONT, *de même.*

Vraiment!

GAILLARDIN, *de même.*

Élise, d'abord, n'y était pas trop portée... Mon neveu jetait feu et flamme... Mais enfin je lui ai fait entendre la voix de l'honneur... Il oubliera Adèle, et s'immole pour toi.

BRÉMONT, *haut.*

Est-il possible!.. Quoi, jeune homme, vous pousseriez l'héroïsme...

GAILLARDIN, *bas.*

Ne lui parle pas de son héroïsme, mon ami, tu vas le faire rougir.

BRÉMONT.

N'importe... je ne puis plus me taire... et ce noble sacri-

fiés ne restera pas sans récompense... (*Il passe au milieu.*)
 Tant de soumission d'un côté... un si grand dévouement de
 l'autre... me transporte, m'électrise aussi.. (*Leur prenant la
 main.*) Rassurez-vous, jeunes gens, vous pouvez encore
 être heureux..... Vous ne serez pas mariés, je vous le
 promets...

EUGÈNE, donné.

Comment, Monsieur !..

ÉLISE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?...

NANETTE, *d part.*

Là, v'là qu'ça recommence !

CAILLARDIN.

Ah ! ça... perds-tu la tête ?

BRÉMONT.

Non, mon ami... Sa délicatesse m'a tracé ma conduite...
 j'imiterai sa générosité. Eugène, c'est à moi de m'immoler !
 Adèle est à vous, c'est elle que vous allez épouser.

EUGÈNE.

Adèle !

ÉLISE, *d part.*

Ah ! mon dieu !

CAILLARDIN, *déconcerté.*

A l'autre à présent !

NANETTE, *d part.*

Comment !... il lui cède sa femme ?

EUGÈNE.

Mais, mon oncle....

CAILLARDIN, *bas.*

Laisse-moi faire, tu vas voir... (*A Brémont.*) Ah ! ça,

voyons, voyons, cher ami ; il n'est pas question d'Adèle...
Tu vas tout embrouiller, et puis tu diras que c'est moi...

BRÉMONT.

Dutout, mon ami, j'ai fait mes réflexions ; ce jeune
homme l'idolâtre, tu me l'as assuré.

EUGÈNE.

Comment, mon oncle vous avez...

CAILLARDIN, *bas.*

Tais-toi donc.

BRÉMONT.

C'est à elle qu'il a écrit...

EUGÈNE, *d Nanette.*

C'est à Adèle que ma lettre ?..

NANETTE.

Dam' c'est votre oncle, qui m'n dit...

CAILLARDIN, *d part.*

Voilà la bombe qui éclate !..

BRÉMONT.

Koûin, il paraît qu'Adèle elle-même n'est pas insensible
à sa tendresse.

ÉLISE, *virement.*

Ma sœur ! c'est une calomnie... Qui a pu vous faire
croire ?

BRÉMONT.

C'est Gaillardin.

TOUS, *indignés.*

Encore lui !

EUGÈNE, *furioux, à Gaillardin.*

Là... vous voyez !

ÉLISE, désolée.

C'est affreux !

MANETTE, de même.

C'est une indignité !

TOUS.

Certainement !

GAILLARDIN, d part.

Si je sais comment me tirer de celui-là... par exemple !..

BRÉMONT, le regardant.

Eh bien ! vous ne me remerciez pas ?... Allons... Venez donc dans mes bras !..

GAILLARDIN, d part.

Que le diable l'emporte, va... (*Bas d son neveu.*) Tiens bon... laisse-toi marier... il sera plus attrapé que toi.

RUGÈRE.

Il ne manquerait plus que cela. (*A Brémont, et d'une voix émue.*) Non, Monsieur ; puisque votre intention était de m'enlever Élise... vous n'aviez pas besoin d'employer des moyens qui me font soupçonner de trahison envers vous... Si l'on vous a trompé, c'est malgré moi... à mon insçu... Jamais je n'aurais voulu acheter mon bonheur aux dépens du vôtre... et la seule grâce que je demande avant de m'éloigner pour toujours... (*Il aperçoit Adèle, qui entre.*) c'est que Mademoiselle Adèle daigne me justifier et répéter l'aveu que je viens de lui faire !...

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ADELE.

ADELE, qui a entendu les derniers mots.

Oui, mon cher tuteur, je sais tout maintenant.... C'est Élise qu'il aime et qu'il n'a jamais cessé d'aimer, et

sans Monsieur Gaillardin, il n'y aurait eu aucun mal-entendu.

GAILLARDIN, *d part.*

C'est ça, encore une pierre dans mon jardin.

BRÉMONT, *riant.*

Eh! bien, mon cher Gaillardin, tu ne dis rien?

GAILLARDIN.

Laisse-moi donc tranquille... Est-ce que je ne vois pas que depuis un quart-d'heure tu te moques de nous tous?

BRÉMONT.

Ah! ah! tu commences à t'en apercevoir?... C'était le moins pour les deux heures de tourmens que tu m'as fait subir... Mais il n'est pas juste que ces pauvres enfans souffrent plus longtemps de nos querelles. (*A Eugène.*) Donnez-moi la main, Eugène, je suis content de vous... Gardez toujours votre droiture, votre amour de la vérité... quoique cette vertu ne soit plus de mode aujourd'hui, c'est encore le meilleur moyen pour réussir... Et la preuve c'est qu'Élise est à vous.

EUGÈNE, *enchanté.*

Ah! Monsieur, que de bontés!

ÉLISE, *d Adèle.*

Est-ce bien vrai, cette fois-ci?

ADÈLE.

Oui, ma bonne sœur.

GAILLARDIN.

Eh! bien, quand je disais que j'en viendrais à bout... J'espère que vous conviendrez tous...

BRÉMONT.

Toi, mon cher Gaillardin, je t'engage à ajouter à ta

chanson quelques couplets sur les devoirs de l'amitié...
Ce sera ma seule vengeance.

GAILLARDIN, *lui tendant la main.*

Je les ferai, mon ami. (*Avec sentiment.*) Jamais je n'oublierai la grandeur d'âme... c'est absolument le pardon d'Auguste à Cinna... Et si jamais je me mêle d'amour et de mariages...

NANETTE, *d. Adèle.*

Ah! Mamz'elle, y n'y aura donc que moi qui n'épouserai pas mon pauvre Antoine?

ADÈLE.

Sois tranquille, j'arrangerai cela.

GAILLARDIN, *d. Nanette.*

Veux-tu que je te donne un coup de main?

NANETTE, *écouant.*

Du tout, Monsieur, je vous en prie; je serais trop sère de rester fille!

GAILLARDIN, *gaiement.*

Voilà!... la prévention!... Mais je ne me fâche pas, je ne me fâche jamais... parce que, par état, nous autres, nous devons montrer qu'au moins nous avons l'esprit bien fait... c'est une compensation.

20 JY. 63.

FIN.